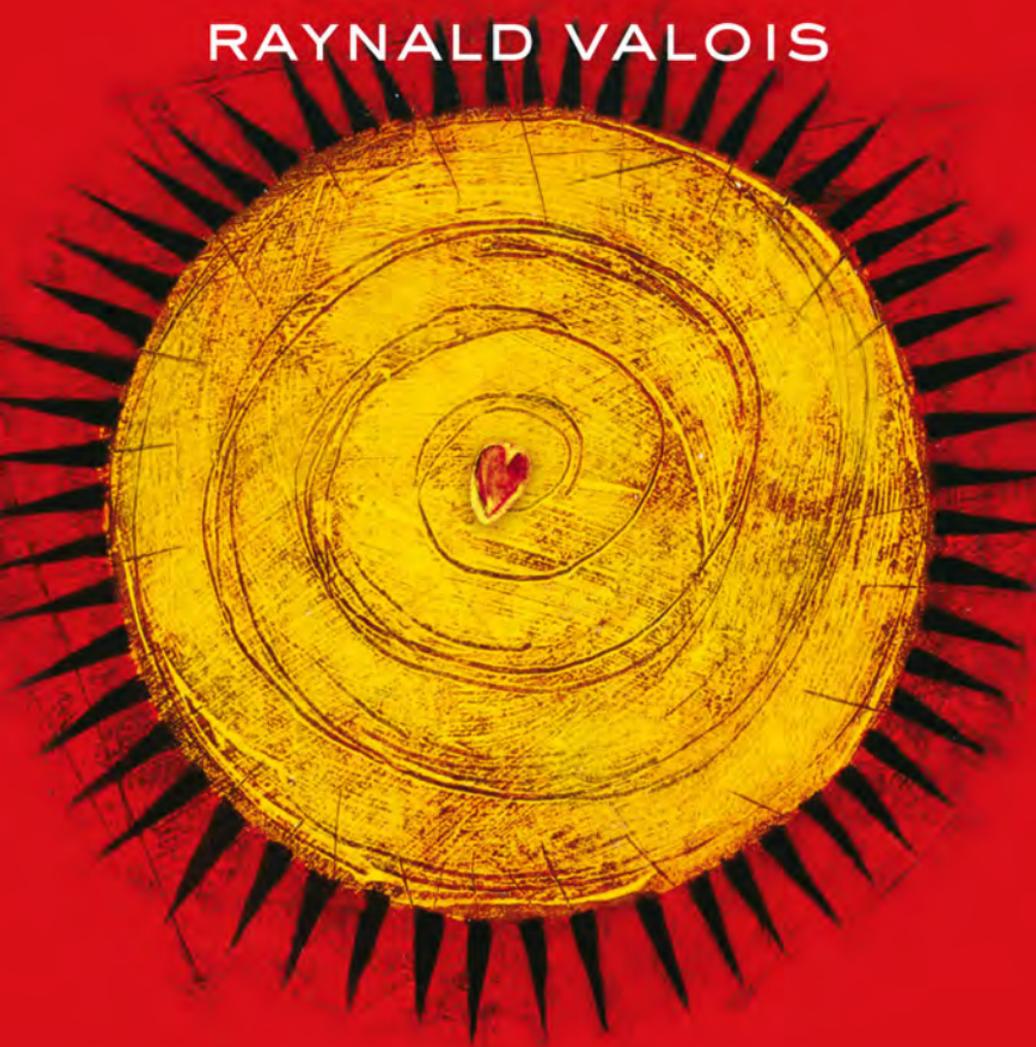


RAYNALD VALOIS



UN DIEU SANS NOM

POUR CEUX QUI NE CROIENT PAS

Le jour

UN DIEU SANS NOM

Infographie: Johanne Lemay  
Révision: Sylvie Massariol  
Correction: Linda Nantel

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

- Pour le Canada et les États-Unis:  
**MESSAGERIES ADP\***  
2315, rue de la Province  
Longueuil, Québec J4G 1G4  
Tél.: 450 640-1237  
Télécopieur: 450 674-6237  
\* une division du Groupe Sogides inc.,  
filiale du Groupe Livre Quebecor Média inc.

**Catalogage avant publication de  
Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque  
et Archives Canada**

Valois, Raynald

Un Dieu sans nom

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-89044-784-4

1. Dieu. 2. Philosophie.  
3. Philosophie et religion. I. Titre.

BL473.V34 2010 202'.11  
C2010-940078-X

Gouvernement du Québec –  
Programme de crédit d'impôt pour  
l'édition de livres – Gestion SODEC –  
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la  
Société de développement des entre-  
prises culturelles du Québec pour son  
programme d'édition.

01-10

© 2010, Le Jour éditeur,  
une division du Groupe Sogides inc.,  
filiale du Groupe Livre Quebecor  
Media inc. (Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2010  
Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec

ISBN 978-2-89044-784-4



Le Conseil des Arts du Canada  
The Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts  
du Canada de l'aide accordée à notre  
programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière  
du gouvernement du Canada par  
l'entremise du Programme d'aide  
au développement de l'industrie de  
l'édition (PADIÉ) pour nos activités  
d'édition.

RAYNALD VALOIS

UN DIEU SANS NOM

POUR CEUX QUI NE CROIENT PAS

The logo for 'Le jour' features the words 'Le jour' in a serif font. Above the 'j' is a stylized arch with a dot at its peak, resembling a sun or a smile. Below the main text, the tagline 'Une compagnie de Quebecor Media' is written in a smaller, sans-serif font.

Le jour  
Une compagnie de Quebecor Media

*À mon fils Pascal*

*Je te lègue ces réflexions de philosophe pour que  
tu n'oublies pas que le magnifique décor  
où nous cheminons en ce monde cache une  
Présence amicale encore plus solide et  
plus majestueuse que tout ce que  
nous pouvons imaginer.*

# Introduction

*Ce livre, je le porte en moi depuis des années et je savais que j'allais devoir l'écrire un jour.*

Il y a des questions importantes qui occupent mon esprit depuis très longtemps. J'ai le souvenir que, dès ma tendre enfance, des doutes surgissaient dans mon esprit à la suite de ce qu'on m'enseignait à l'église et à l'école. Je me faisais répéter qu'il fallait croire en « Dieu le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre », etc. Pourtant, le soir, avant de m'endormir, je songeais à cette affaire, qui me laissait perplexe: « Dieu a bien créé tout ce qui existe, me disais-je, mais lui, n'a-t-il pas aussi été créé par quelqu'un d'autre? Et cet autre, par un autre? Mais non, me disais-je aussi, on ne peut pas remonter ainsi indéfiniment de créateur en créateur! Dieu n'a donc vraiment été créé par personne d'autre. » Alors seulement, je pouvais m'endormir en paix.

Combien d'enfants nourrissent des telles pensées, puis les oublient à tout jamais? Il se passe tant de choses dans l'esprit des enfants et

leurs réflexions sont parfois si surprenantes ! Quant à moi, j'ai conservé en silence ce précieux secret qui ne m'a jamais quitté. Qui plus est, de nombreuses autres questions, aussi fondamentales, sont venues s'y ajouter, et c'est sûrement pour chercher des solutions à toutes ces énigmes que j'ai choisi l'enseignement de la philosophie comme profession.

J'ai donc pris un sentier fréquenté par bien des esprits depuis les origines mêmes de notre civilisation occidentale. Les tout premiers philosophes grecs se sont interrogés sur les origines du monde et de l'homme. Déjà quatre siècles avant notre ère, Socrate (469-399 av. J.-C.) était condamné à mort pour avoir inlassablement remis en question les croyances et la bonne conscience de l'aristocratie athénienne. Il se décrivait lui-même comme une mouche qui pique les uns et les autres pour secouer leur torpeur. C'était un éveilleur de conscience qui ne cessait de confronter les croyances de ses concitoyens et de démasquer leurs préjugés. Il n'y a pas, disait-il, de pire ignorance que d'ignorer que l'on ignore.

Ce qui est remarquable dans son histoire tragique, ce sont les motifs qui ont été invoqués pour justifier sa condamnation. On l'accusait d'avoir renié les dieux reconnus par la cité, d'avoir introduit de nouvelles divinités et d'avoir ainsi corrompu la jeunesse. Or, le jour même où il devait boire le poison de la ciguë, il enseignait encore à ses disciples que le vrai philosophe doit aimer la mort, car c'est elle qui libérera son âme

de la prison du corps pour qu'elle aille rejoindre les dieux et contempler la vérité en toute liberté. Il ne cherchait donc pas à discréditer les dieux, mais il en parlait dans un langage qui apparaissait scandaleux aux yeux de ceux qui suivaient aveuglément les croyances et les rites traditionnels.

Par la suite, la plupart des philosophes n'ont pas hésité à mettre au centre même de leurs recherches la question de l'existence et de la nature de Dieu. Presque tous ont estimé avoir démontré par la force de leurs seuls raisonnements qu'un être suprême devait être posé comme cause première de tout ce qui existe. Les athées étaient plutôt rares chez les anciens philosophes, de même que dans l'ensemble de la tradition philosophique occidentale. Par contre, depuis plus de deux siècles, le nombre des athées s'est multiplié et ils ont, pour ainsi dire, occupé le devant de la scène.

À la fin de l'Antiquité, les Grecs n'avaient plus vraiment foi en leurs divinités traditionnelles et plusieurs considéraient leurs prouesses fantastiques comme de simples fables inventées par les poètes. La philosophie, la logique, la géométrie, la médecine et les sciences naturelles prenaient alors leur essor. On aurait pu s'attendre à ce que cette éclosion de la pensée scientifique vienne mettre un terme à toute préoccupation au sujet de ce qui se passe dans l'univers des dieux. Et, de fait, certains philosophes ont alors cherché une explication purement matérialiste à l'origine du monde ; c'est le cas de Dé-

mocrite (460-371, av. J.-C.), qui soutenait que tous les êtres sont simplement le résultat de la rencontre fortuite d'atomes, sans aucune intervention divine.

Mais les penseurs les plus marquants de l'Antiquité, Platon (427-348 av. J.-C.), qui nous a transmis l'enseignement de son maître Socrate, et surtout Aristote (384-322 av. J.-C.), disciple de Platon, ont repris et approfondi la doctrine voulant qu'un dieu ou des dieux aient mis en mouvement le vaste univers qui nous entoure. Or ces deux philosophes sont justement ceux qui ont modelé le plus profondément et le plus durablement la pensée occidentale.

Encore aujourd'hui, ces questions vitales pour l'humanité n'ont rien perdu de leur actualité. Malgré le développement phénoménal de la connaissance scientifique, plusieurs demeurent insatisfaits de ce savoir, qui ne va pas vraiment au fond des choses. Ainsi, malgré la somme impressionnante des découvertes récentes, qui ne se demande pas encore comment il se fait que nous nous trouvions sur cette terre ? Pourquoi, venus de nulle part, avons-nous été jetés ici-bas comme par hasard ? Où aboutirons-nous quand, sans préavis, la mort viendra nous faucher ? Quelle est la véritable origine de cet univers qui aurait, croit-on, débuté par une formidable explosion, il y a une quinzaine de milliards d'années ?

Puis encore, si tout cela était sorti des mains d'un dieu créateur, comment se fait-il que celui-ci se dérobe si obstinément à toute rencontre

avec nous ? De plus, comment expliquer qu'il laisse proliférer dans sa création tant de malheurs, tous plus terribles les uns que les autres : maladies, famines, pauvreté, cataclysmes, haines, guerres, tortures, assassinats, etc. ?

Si, au contraire, nous n'avons aucune explication à l'existence du monde, notre esprit s'en trouve-t-il vraiment plus satisfait ? Nos angoisses existentielles et notre crainte de la mort en sont-elles le moindrement apaisées ? Le philosophe romain Boèce (470-525) a formulé ce dilemme avec une admirable concision : « Si vraiment Dieu existe, d'où vient le mal ? Mais d'où vient le bien, s'il n'existe pas<sup>1</sup> ? »

Voilà donc des questions difficiles auxquelles, après plus de 2500 ans d'histoire, la philosophie a encore le devoir de trouver des réponses, ou d'adapter celles qu'elle a déjà trouvées aux nouvelles incertitudes qui agitent actuellement les esprits. Elle le doit d'autant plus que les explications traditionnelles fournies par la religion en laissent maintenant un grand nombre dans un incurable scepticisme. Nous n'acceptons plus facilement des doctrines fondées sur la seule croyance dans la tradition et sur des faits prétendument historiques qui échappent à toute vérification. Nous sommes maintenant habitués à débattre en toute liberté des petites comme des grandes questions qui nous concernent et sommes de moins en moins impressionnés par l'argument d'autorité.

D'ailleurs, rappelons-nous que l'esprit critique a une histoire très ancienne. Nous sommes loin d'être les premiers à remettre en question

les idées reçues. Dans l'Inde du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Bouddha enseignait déjà à ses disciples : « Ne vous laissez pas guider par des rapports, par la tradition ou par ce que vous avez entendu dire<sup>2</sup>. » Au sujet des brahmanes, la caste des prêtres qui se transmettaient le savoir sacré de génération en génération, il disait encore : « C'est comme une file d'hommes aveugles, chacun se cramponnant au précédent ; le premier ne voit pas, celui du milieu ne voit pas et le dernier ne voit pas non plus. Ainsi il semble que l'état de brahmane soit comme celui de cette file d'hommes aveugles<sup>3</sup>. »

De la confusion actuelle en matière de religion, il ne faut cependant pas conclure que tout le monde est devenu matérialiste et que plus personne ne se préoccupe de la vie spirituelle. Au contraire, on entend de plus en plus de témoignages de personnes aux prises avec un appétit d'infini, d'absolu et de sacré, mais ne pouvant plus apaiser leur faim avec l'enseignement reçu dans leur enfance. C'est à ces lecteurs que je m'adresse plus particulièrement. Je veux leur dire que le sens du sacré n'est pas une fuite dans l'irréel, une simple illusion. Leurs pressentiments ne sont pas vains.

Il y a une sorte de connaissance de Dieu qui relève de l'intuition et qui a plus à voir avec les sentiments qu'avec la raison. Mais cela ne signifie pas qu'il soit impossible de faire la lumière sur ces expériences mystérieuses. L'être humain est pétri de cœur et d'imagination, mais il a aussi besoin de s'expliquer à lui-même la source de

ses impressions et de ses inspirations. C'est également à cela que sert la raison.

Je suis, quant à moi, absolument convaincu qu'il est possible de se faire une idée rationnelle sur le sens de la vie et sur les grandes questions existentielles devant lesquelles nous nous trouvons tous, que nous le voulions ou non. De plus, quand nous observons la rapidité avec laquelle les Églises ont été abandonnées par leurs fidèles, il faut bien se rendre à l'évidence que les réponses devront désormais venir d'ailleurs.

C'est dans cet état d'esprit que je veux aborder, dans une perspective essentiellement philosophique, certains thèmes situés au cœur de la problématique religieuse. J'explorerai d'abord l'intuition universellement répandue de l'existence de Dieu ; je montrerai qu'il est possible de prouver rationnellement que Dieu existe et que l'on peut se faire une certaine idée de sa nature ainsi que de ses relations avec le monde et avec l'homme. Ensuite, je tenterai de voir comment nous pouvons nourrir notre vie spirituelle, maintenant que les anciennes pratiques religieuses n'ont plus cours pour la majorité d'entre nous. Enfin, je m'attaquerai à d'épineux problèmes qui en scandalisent plusieurs et entravent leur quête d'absolu : le mal qui sévit dans la création, la mort qui nous attend tous, et finalement la vie après la vie.

## CHAPITRE 1

# Fiez-vous à votre intuition

**A**ussi loin que nos investigations remontent dans le temps, nous observons que les humains ont toujours cru à des puissances surnaturelles. On y a vu l'origine de tout ce qui existe. C'est ce qui faisait dire à Cicéron (106-43 av. J.-C.), orateur et philosophe romain :

Seul en effet il [Épicure] vit en premier lieu qu'il y a des Dieux parce que la nature elle-même a gravé une notion de leur existence dans l'âme de tous. Car quel est le peuple ou quel est le genre d'hommes qui n'ait, sans enseignement, une sorte d'idée préalable des Dieux qu'Épicure appelle la prescience [...] Il faut comprendre qu'il y a des Dieux parce que nous avons en nous impliquées, ou mieux, innées, des notions de leur être; or ce sur quoi la nature de

tous est d'accord, cela est nécessairement vrai, il faut donc reconnaître qu'il y a des Dieux<sup>4</sup>.

Si l'on en croit Cicéron, il existerait donc une certaine façon d'appréhender la réalité, qui pourrait se ramener à ce que l'on a coutume d'appeler « intuition ». Il s'agirait d'un savoir qui se fonde sur autre chose que le témoignage de la tradition ou la connaissance rationnelle. D'ailleurs, même les découvertes scientifiques sont parfois de simples intuitions avant d'être démontrées rigoureusement. Par exemple, au XIX<sup>e</sup> siècle, la structure atomique en forme d'anneau de la molécule de benzène fut suggérée au chimiste Kekulé par un rêve, où il voyait un serpent se mordre la queue. Pourtant, qu'y a-t-il de plus irrationnel qu'un rêve ?

Grâce à l'intuition, bien avant que la raison n'atteignît la maturité qu'on lui connaît maintenant, les hommes ont entretenu nombre de théories invérifiables avec une certitude qui ne cède en rien à nos théories scientifiques actuelles. On qualifie souvent ces conceptions de superstitions et on a tendance à ne leur accorder aucun crédit. Par exemple, nos anthropologues ont été extrêmement surpris d'observer que les primitifs ne reconnaissaient aucune place au hasard et très peu aux lois de la nature dans le déroulement des événements de leurs vies. La naissance, la mort, la maladie, le succès ou l'échec de leurs entreprises, tout cela était toujours attribué à l'influence de forces surnaturel-

les, tantôt bienveillantes, tantôt malveillantes, ou à des pratiques de la sorcellerie. Par exemple, dans son livre *La mentalité primitive*, l'anthropologue Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939)<sup>5</sup> raconte comment trois femmes s'affairaient à laver leur linge sur la rive d'un fleuve. L'une d'elles fut attrapée par un alligator surgi des flots. Pour le primitif, il n'y avait pas de hasard là-dedans : cette femme, précisément, était la victime d'un ensorcellement quelconque dont il fallait trouver le coupable.

De nos jours, quand survient un accident ou une maladie, il ne nous viendrait pas à l'esprit qu'un mauvais sort ait pu être jeté à la victime. Pour nous, tout ce qui se produit ici-bas résulte des lois de la nature, et quand celles-ci ne nous offrent plus d'explication, nous nous rabattons sur le hasard. Il s'ensuit que, dans notre vision du monde, il y a passablement d'événements qui restent inexplicables. À ce sujet, il faut reconnaître que les primitifs manifestaient un immense besoin de comprendre ce qui arrive dans le monde.

Supposons par exemple que vous soyez victime d'un grave accident de voiture, qui vous laisse handicapé pour le reste de vos jours. Pourquoi vous plutôt que votre passager, qui s'en est tiré sans une égratignure ? Nul ne le sait : c'est, direz-vous, un hasard ! Dans le fond de vous-même, cette réponse ne vous satisfait nullement et vous êtes, à juste titre, révolté contre cet aveulement du destin. À l'instar du primitif, vous pressentez qu'il y a une raison derrière cette ca-

tastrophe. Évidemment, vous n'irez pas, comme lui, vérifier si votre passager pratique la sorcellerie, mais vous vous poserez tout de même une question à laquelle la science ne pourra jamais répondre : « Pourquoi moi ? » En cela vous serez guidé par votre intuition qui pressent que, derrière les causes immédiates, il y en a d'autres plus profondes et plus mystérieuses et que, finalement, le hasard n'est peut-être qu'un nom donné à notre ignorance.

Quant à la nature véritable de l'intuition, il n'est pas facile de l'expliquer. Selon le philosophe et psychanalyste Carl Gustav Jung (1875-1961), « l'intuition est une fonction fondamentale de la psyché : c'est elle qui transmet la perception *par voie inconsciente*. [...] Elle nous présente subitement un contenu sous forme définitive sans que nous soyons en état de dire ou de comprendre comment il s'est constitué ; c'est une sorte d'appréhension instinctive de n'importe quel contenu<sup>6</sup> ».

L'intuition échappe en effet au contrôle de la conscience. On ne peut la susciter à volonté : elle surgit spontanément comme une pensée autonome, dotée d'une grande force de conviction. Par exemple, certaines personnes souhaiteraient bien avoir la foi, mais elles ne peuvent se la donner elles-mêmes : elles sont privées de cette intuition ou sont peut-être trop ancrées dans leur rationalisme pour la laisser émerger dans leur conscience.

L'intuition entraîne souvent une conviction contre laquelle il est extrêmement difficile d'ar-

gumenter. Celui qui la possède est alors absolument sûr d'avoir raison. Pourtant, elle n'en demeure pas moins irrationnelle, puisqu'elle échappe à toute justification. Il apparaît donc impossible de contrôler la validité de ce mode de perception de la réalité, même si nous faisons probablement tous l'expérience de sa redoutable efficacité. C'est ce qui en a poussé plusieurs à y voir une inspiration surnaturelle.

Le meilleur exemple qui me vient à l'esprit pour illustrer ce phénomène est celui du philosophe et dramaturge Éric-Emmanuel Schmitt. Dans une entrevue passionnante présentée à Radio-Canada en 2007<sup>7</sup>, il racontait l'expérience mystique qu'il avait vécue lors d'une expédition dans le Sahara. Élevé dans un milieu athée, il était devenu lui-même agnostique, c'est-à-dire qu'il s'interdisait d'affirmer quoi que ce soit de certain au sujet de Dieu. Pourtant, il fut un jour foudroyé, pour ainsi dire, par une intuition irrésistible. Alors qu'il s'était perdu dans le désert, il se retrouva devant la possibilité bien réelle de mourir seul, sans pouvoir être secouru par l'équipe qui l'accompagnait. Le soir venu, au lieu de se désespérer, il fut toutefois envahi par un sentiment de paix et de confiance, accompagné de la conviction profonde que « tout est justifié; que tout a un sens, même ce que je ne comprends pas », selon ses propres mots. Ainsi lui était advenue la foi en un Dieu qui n'est « celui d'aucune religion et de toutes les religions ».

Cette intuition semble avoir été complètement irrationnelle puisqu'elle contredisait son

agnosticisme décidé. D'ailleurs, selon lui, cette certitude intuitive pouvait très bien cohabiter avec ses doutes philosophiques au sujet de l'existence de Dieu. Pourtant, il s'agissait d'une conviction solide qui, disait-il, avait entraîné une profonde transformation de son attitude vis-à-vis de la vie et de ses proches.

Un tel témoignage m'a vivement impressionné, d'autant plus que le cheminement spirituel de cet écrivain apparaît plutôt comme l'inverse de celui qui fut le mien. J'ai en effet été élevé dans une famille catholique fervente, par une mère qui avait toujours le chapelet à la main et une grand-mère qui ne jurait que par la bonne sainte Anne. Cela ne m'a pas empêché de participer à la vague d'émancipation face à l'autorité de l'Église qui a déferlé sur le Québec au cours des années 1960. Comme beaucoup d'autres de ma génération, je me suis peu à peu éloigné de la pratique religieuse. Je n'ai pas pour autant perdu la foi et balancé tous les dogmes; ceux que j'ai conservés ont fini par m'apparaître comme des symboles que je n'interprète plus de façon littérale comme l'enseignement traditionnel de l'Église.

Je ne suis ainsi nullement devenu agnostique. Pour moi, l'existence de Dieu n'est pas simplement objet de foi ou de croyance. C'est aussi une évidence devant laquelle ma raison n'a d'autre choix que de s'incliner. Quand je contemple cet univers fascinant qui me soutient par la chaleur de son soleil et la fécondité de sa terre, qui me nourrit jour après jour, je ne puis

faire autrement que de me sentir envahi par un profond sentiment de reconnaissance envers celui qui m'a choisi comme son invité, alors que je n'étais encore rien.

Ce n'est pas par hasard que ma vision du monde a évolué dans cette direction. Il est vrai que j'ai commencé ma vie dans un milieu où l'on ne se posait aucune question et où la foi était aveugle. Heureusement, dès mes études secondaires dans un collège hautement clérical, j'ai rencontré quelques maîtres plutôt critiques pour l'époque. J'ai ainsi appris très tôt à conjuguer ma ferveur religieuse avec un besoin pressent de tout comprendre et de tout expliquer. Alors que la majorité de mes confrères de classe s'ennuyaient dans les cours de philosophie, je dévorais avec avidité tous les textes qui me tombaient sous la main afin de trouver des réponses au lot d'interrogations et de doutes qui m'habitaient.

J'ai grandi souvent divisé entre une foi intense et des doutes non moins lancinants. C'est pourquoi, aujourd'hui, je respecte la prudence et la modestie des agnostiques ainsi que le courage des vrais athées, ceux qui ne s'affichent pas comme tels par simple conformisme. Ainsi, mes nombreuses recherches m'ont amené à entrevoir comment il pouvait être possible de démêler l'écheveau de contradictions dans lesquelles nos vies et l'univers entier semblaient, en quelque sorte, emprisonnés. Et cet effort de réflexion, je veux maintenant en partager les résultats avec vous.

À mon avis, dans l'état actuel de la conscience humaine, je crois qu'il est absolument néces-

saire de trouver des explications rationnelles à nos intuitions, aussi lumineuses qu'elles puissent paraître. En effet, l'évolution de l'esprit occidental nous a conduits à développer un sens critique qui nous empêche de nous contenter de simples pressentiments. Guidés par leur intuition, nos ancêtres réussissaient à calmer leurs angoisses existentielles grâce au récit d'histoires merveilleuses auxquelles ils étaient capables de croire sans hésiter. Malheureusement, nous n'en sommes plus là. Plusieurs parmi nous sont devenus d'irréductibles raisonneurs.

Par ailleurs, s'il est vrai que l'humanité a acquis un instrument puissant de connaissance en développant à l'extrême la rationalité scientifique, elle s'est trouvée en contrepartie à affaiblir dans une large mesure sa capacité d'appréhension intuitive, qui lui avait été si précieuse au cours de son évolution. L'histoire nous apprend en effet que, dans les civilisations anciennes, il y a toujours eu des visionnaires sachant percevoir et exprimer les pressentiments qui habitaient plus ou moins secrètement la conscience de leur communauté. Ils ont traduit ces intuitions sous forme de récits mythiques symbolisant si bien les aspirations de tous qu'on les a tenus spontanément pour illuminés par les ancêtres ou par les dieux: leurs paroles furent conservées comme un héritage sacré. Quant à ces visionnaires eux-mêmes, ils furent vénérés comme des sages, des chamans, des prophètes ou des auteurs inspirés.

L'humanité a donc été éclairée sur elle-même et sur le monde par ces grands esprits, qui ont agi

comme des antennes aptes à percevoir des pensées trop profondes et trop obscures pour être saisies par l'ensemble du peuple. Ils ont agi comme des miroirs, réfléchissant à leurs semblables l'image de leur réalité existentielle et de leur situation dans l'ensemble du destin cosmique. À travers ces éveilleurs de conscience, il fut révélé au peuple ce qu'il n'entrevoyait que vaguement au sujet de son origine première et de son devenir ultime. Grâce à ces révélations, l'humanité a pu évoluer vers une connaissance toujours plus claire d'elle-même et de l'univers et progresser dans une moralité toujours plus élevée.

Les Anciens croyaient que Dieu lui-même avait parlé par la bouche de ces prophètes. Nous dirions maintenant qu'il s'agit là d'esprits supérieurs, de génies comme Bouddha, Lao-tseu, Socrate, Platon, Jésus, Paul de Tarse ou Jean l'évangéliste. L'important, pour moi, n'est pas qu'on reconnaisse un caractère surnaturel à ces manifestations exceptionnelles des pouvoirs de l'esprit humain. Qui osera prétendre définir comment on peut être habité par un Esprit ou même un Dieu? Dans leur théologie rudimentaire, certaines tribus primitives ne croyaient-elles pas que les danseurs qui tombaient en transe dans les cérémonies rituelles étaient «chevauchés» par les Esprits?

Quoi qu'il en soit, il faut bien reconnaître que la connaissance pleinement consciente et rationnelle n'est pas seule à pouvoir nous éclairer sur l'essence du monde et sur nos rapports avec l'au-delà. Le témoignage de ces grands gui-

des de l'humanité montre de façon éclatante comment la fonction intuitive a servi à répondre à la quête de sens.

Cette intuition du divin correspond, selon moi, à ce qu'on appelle communément la *foi*. Ce dernier terme est cependant ambigu, parce qu'on le confond souvent avec la *croyance*. Historiquement, l'intuition de Dieu, c'est-à-dire le sentiment confus de dépendance radicale par rapport à un être tout-puissant, s'est exprimée par le culte d'images ou d'idoles issues de traditions immémoriales. L'homme avait alors absolument besoin de telles représentations concrètes de l'Être invisible dont il pressentait l'existence. Il entrait ainsi en relation avec l'au-delà par le truchement des images, des récits mythiques et des rites reconnus par la collectivité et qu'il acceptait comme autant de croyances indiscutables.

Or ces représentations, qui sont, en quelque sorte, les visages que l'humanité a donnés à Dieu au cours des âges, ne doivent pas être confondues avec l'intuition elle-même qui les a suscitées : les croyances particulières varient beaucoup d'un peuple à un autre et d'une époque à une autre, tandis que l'intuition est toujours fondamentalement la même. En effet, les caractéristiques communes que toutes les traditions attribuent à leurs divinités l'emportent de loin sur leurs différences, ce qui démontre l'universalité de ces conceptions. Pensons seulement aux idées de création, de toute-puissance, de providence, d'éternité, de perfection, qui sont

toujours associées plus ou moins explicitement aux êtres divins.

Avec l'évolution de la conscience, beaucoup d'anciennes représentations finissent par ne plus s'ajuster aux nouvelles exigences de l'esprit humain. C'est pourquoi bien des gens estiment maintenant inconcevables certaines croyances qui allaient de soi pour nos parents, par exemple la croyance à l'enfer et aux démons. Mais, même si nous sommes devenus sceptiques à l'égard de ces représentations, cela ne signifie pas pour autant que nous ayons perdu la foi en Dieu. Simplement, nous sommes maintenant forcés de formuler, au sujet de Dieu, des conceptions mieux adaptées à notre besoin de rationalité.

Pour comprendre comment est possible une telle transformation spirituelle, il peut être utile de comparer les mythes aux rêves que nous faisons nuit après nuit, car les mythes et les croyances qui les entourent ont quelque chose en commun avec les rêves : les uns et les autres adoptent habituellement une forme narrative, truffée d'événements surréalistes ou merveilleux. Ce sont, en quelque sorte, des habillages imaginatifs derrière lesquels se cachent des conceptions qui ne peuvent encore être exprimées de façon rationnelle au moment où elles surgissent dans la conscience. Comme pour le rêve, on doit interpréter le mythe si l'on veut en saisir le sens.

Prenons comme exemple le mythe grec d'Icare. Son père Dédale était un architecte très ingénieux, qui avait conçu un labyrinthe sur l'île de

Crète afin d'y enfermer le Minotaure, un monstre à tête de taureau et à corps d'homme. Après cette réalisation, Dédale se trouva retenu prisonnier sur cette île avec Icare. Comme il était impossible de s'évader par terre ou par mer, il décida d'utiliser la voie des airs. Il réussit donc à fabriquer, pour lui-même et pour son fils, des ailes artificielles. Pour ce faire, il colla des plumes avec de la cire. Avant de s'envoler, Dédale avertit sévèrement Icare de le suivre et de ne pas voler trop haut pour que les rayons du soleil ne fassent pas fondre la cire. Mais en cours de route, Icare, grisé par le plaisir de voler, oublia l'avertissement paternel et s'approcha du soleil si bien que la cire finit par fondre. Il fut précipité dans la mer et mourut.

Le sens de ce mythe est assez simple et représente une situation typiquement humaine. On pourrait l'interpréter de la façon suivante. Le père, qui a réussi à bâtir le Labyrinthe pour enfermer le Minotaure, symbolise l'autorité du héros civilisateur, qui instaure des lois pour contrôler les pulsions animales qui replongeraient les hommes dans la barbarie. Mais finalement il est lui-même prisonnier de ses propres lois, qui, en raison de l'évolution de l'humanité, finissent par ne plus être adaptées aux situations nouvelles. Le fils suit d'abord les traces de son père, mais veut ensuite le dépasser, ce qui est l'émancipation légitime d'une nouvelle génération. Mais il y a un danger à se révolter ainsi contre la tradition paternelle, tenue pour sacrée : on peut succomber à l'orgueil et à la démesure, et se prendre pour un dieu. Alors survient la punition fatale.

# Table des matières

Introduction. . . . .	9
CHAPITRE 1: Fiez-vous à votre intuition. . . . .	17
CHAPITRE 2: Difficile de parler de Dieu. . . . .	35
CHAPITRE 3: Qu'en est-il du hasard? . . . . .	41
CHAPITRE 4: Donc Dieu existe!. . . . .	49
CHAPITRE 5: Qui est Dieu? . . . . .	71
CHAPITRE 6: Dieu habite le monde . . . . .	81
CHAPITRE 7: Dieu respecte notre liberté. . . . .	101
CHAPITRE 8: Le grand amoureux. . . . .	113
CHAPITRE 9: Rencontrer l'Autre. . . . .	123
CHAPITRE 10: La question du mal . . . . .	135
CHAPITRE 11: Et après la mort? . . . . .	159
Conclusion. . . . .	169
Quelques lignes autour du sujet. . . . .	183
Notes . . . . .	185

**P**lusieurs cherchent des réponses aux grandes questions existentielles: D'où venons-nous? Où allons-nous? Dieu existe-t-il? Se préoccupe-t-il de notre sort? S'il dirige nos destinées, sommes-nous vraiment libres de nos actes? S'il est bon, pourquoi tolère-t-il des maux intolérables partout dans le monde? Enfin, que nous réserve-t-il après notre mort? Une majorité silencieuse de personnes ne se considère ni athée, ni croyante, mais pressent qu'un Être suprême veille sur l'Univers: un Dieu sans nom. De tout temps, les plus grands penseurs ont confirmé cette intuition. Dans cette lignée de philosophes, l'auteur livre ici ses réflexions originales et audacieuses sur le sujet.



**RAYNALD VALOIS** est docteur en philosophie et bachelier en théologie. Il est professeur à la retraite de la faculté de philosophie de l'Université Laval, dont il a également été vice-doyen.



ISBN 978-2-89044-784-4



9 782890 447844

  
Groupe  
**Livre**  
Québec Média

Design graphique: Nancy Desrosiers  
Illustration: © Nicholas Wilton / Stock Illustration Source  
Photographie de l'auteur: © Mathieu Dupuis